

armée, jamais nous ne l'honorons assez, ni elle ni ce qui en fait la base et la force : notre jeune soldat :

Avec quel entrain et quel admirable désintéressement il part au premier appel, quittant sa famille, son toit, tout ce qui lui est cher, pour courir au danger !

Quel modèle d'abnégation, de discipline sous le drapeau ! Que d'actes d'héroïsme, et de cet héroïsme anonyme si touchant, ne lui voyons-nous pas accomplir avant que, frappé mortellement, il ne dise tranquillement à son voisin : *J'ai mon compte !* et ne s'en aille se coucher dans un fossé pour mourir, sans pouvoir envoyer aux siens d'autre souvenir que ce triste mot : *Disparu !* C'est là le devoir patriotique poussé à ses dernières limites, le grand exemple à montrer, devant lequel pâlissent tous les dévouements secondaires, quelque retentissants qu'ils soient !

Je voudrais que chaque département, chaque ville, chaque village pût élever comme nous un monument à ceux de ses enfants qui sont morts pour la France avec un si simple courage. Je voudrais que, lorsque nous relèverons la colonne Vendôme, ce grand souvenir de gloire abattu par la Commune aux applaudissements de nos ennemis, nous placions à son sommet la statue d'un simple soldat comme le plus noble symbole du dévouement à la patrie !

Aujourd'hui surtout que notre jeunesse tout entière doit aller faire son apprentissage dans les rangs de l'armée, nous devons lui montrer la vie de soldat comme l'école du devoir, du devoir honoré et glorifié.

Espérons que de cette école chacun rapportera l'esprit d'ordre, de discipline, de persévérance, nécessaire pour tenir notre rang à côté des puissances stables et guerrières qui nous entourent. Espérons que du contact de toutes les classes confondues dans les rangs de l'armée naîtront des sentiments de camaraderie, de mutuelle estime, de solidarité qui nous permettront enfin de nous arrêter sur la pente fatale qui, en moins d'un siècle, nous a menés à tant d'excitations, de sanglantes discordes et par-dessus tout à trois invasions !

Puisse ce vœu de concorde, émis ici devant la tombe des victimes de la dernière de ces invasions, être entendu, et puissions-nous mettre un terme à nos révolutions incessantes, à nos énervantes et désastreuses dissensions, pour nous unir dans un seul but : la grandeur de la France.

Le mont Rigi.

Nous reproduisons de la *Minerve* l'extrait suivant d'une lettre écrite par une jeune personne de Montréal actuellement en Europe.

Venise, 25 août 1872.

..... Je veux vous donner quelques détails sur l'une de nos excursions en Suisse.

Il y avait longtemps que nous entendions parler d'un certain mont "Rigi", situé à quelque distance de Lucerne. Nous rencontrions une foule de gens qui s'y rendaient et tous nous en parlaient comme d'une merveille. Il va sans dire que l'envie nous prit de voir ce qui en était. Nous partîmes donc de Lucerne, une après-midi, vers 4 heures. Après trois heures de bateau, nous arrivâmes à une petite place appelée Vitznau, où nous devions prendre le chemin de fer pour gravir le mont, mais malheureusement, le train venait de partir, il y avait à peine dix minutes. Que faire donc ?—Il n'y avait qu'un moyen de salut. C'était ou de gravir la montagne à pied, ou de coucher où nous étions, et par conséquent ne pas remplir notre but qui était (comme celui des autres voyageurs) de contempler le lever du soleil du Kulm... Après quelques pourparlers, nous résolûmes de

tenter l'ascension du Rigi sur nos deux pieds. C'était une résolution tout à fait héroïque, je vous assure. Munis d'un bon guide et de nos bâtons, nous partîmes vers 7 1/2 heures p. m., par un temps splendide. Bientôt la lune éclaira notre marche de sa douce lumière. La montée est très-raide ; au commencement, nous éprouvâmes quelque fatigue, mais nous ne nous en plaignîmes pas, car nous avions trop à cœur d'accomplir la tâche difficile que nous avions entreprise. Jamais de ma vie, je n'ai contemplé d'aussi belles scènes. Le bruit des cascades mêlé au son des clochettes des troupeaux faisaient un effet saisissant dans cette solitude. Mon cœur battait bien fort, quand je traversais des précipices sur de fragiles ponts de bois, car je pensais au danger de perdre la vie, auquel j'étais exposé, et l'idée de mourir loin de vous était pour moi un supplice.

Nous arrivâmes au sommet après 4 heures de marche ; j'étais exténuée et je trouvai mon lit bien bon ce soir là.

Le lendemain matin nous pûmes assister à notre aïe au lever du soleil. Le temps était splendide et l'atmosphère d'une limpidité étonnante. Je n'essayerai pas de décrire la scène grandiose que nous avions sous les yeux. Il faudrait vous faire un tableau du pays environnant et vous faire saisir les progressions de la lumière dissipant les ombres par degrés et par gradations infinies. Ce n'est pas un tableau, mais une succession de tableaux ; les reliefs et les ombres changent à tout instant et dévoilent de nouvelles perspectives. Les changements si subits, si variés et si étonnants du Kaléidoscope ne vous fourniraient qu'une bien faible idée de ce panorama mouvant ; aussi renoncerais-je à vous en faire une description. Il faut voir par soi-même, et encore les sensations éprouvées par les spectateurs ne sont pas les mêmes pour tous.

Après avoir contemplé ce spectacle magique, nous allâmes prendre à Staffelhohe les chars pour redescendre à Vitznau.

Il est difficile de se faire une idée du merveilleux de ce chemin de fer qui n'a été ouvert qu'en 1871. Le train est formé d'un seul wagon pouvant contenir 54 personnes. Une petite locomotive de la force de 120 chevaux pousse ce wagon à la montée et le retient à la descente. Au tiers du trajet environ, le train traverse un tunnel long de 76 mètres et immédiatement après s'engage sur un viaduc courbe, en tôle, long encore de 76 mètres sur le torrent Schmutobel et reposant sur deux espèces de tréteaux en tôle d'inégale grandeur, le tout d'une légèreté vraiment effrayante. Le trajet se fait en une heure : le prix pour monter est de 5 frs., et de 2 frs., 50 pour descendre. N'est-ce pas que ce fut une belle excursion. Je me crois très-brave depuis ce temps..... Le lendemain nous traversâmes le Mont St. Gothard ; nous avons pris deux jours à le traverser en diligence, nous avons cru geler sur le sommet entourés que nous étions de glaciers ; ces montagnes couvertes de glaces présentent un curieux aspect.

HISTOIRE.

Boston et ses environs.

Les sauvages appelaient avant 1630 le bras de mer où se trouve bâti Boston, Shawinutt, mais les premiers colons s'empressèrent de changer ce nom en celui qui porte aujourd'hui la ville des quakers. Le premier colon qui est venu chercher fortune sur ces côtes nues s'appelait William Blaxe ou Blaxtone ; il vécut longtemps dans une petite maisonnette assise sur les bords du Rhode Island. Lorsque l'on forma la colonie du Massachusetts, une